

RÉÉDITION Deux livres écrits dès 1994 par deux frères, Yves Laplace et Benoît Damon, paraissent aujourd'hui simultanément dans une nouvelle édition. Leurs plumes se croisent, chacun préfaçant le récit de l'autre.

Mémoire à deux voix

CLAIRE RUFENACHT

A lire.
Benoît Damon, *Le Cœur pincé*, L'Aire bleue, 2011, 161 pp.
Yves Laplace, *La Réfutation*, L'Aire bleue, 2011, 209 pp.

Yves Laplace et Benoît Damon, jeudi 16 juin, 19h30, Maison de la Littérature, Espace Rousseau, Grand'rue 40, Genève.
Entrée libre.
www.maisondelalitterature.ch

Illustration.
«J'eus à franchir une seconde fois le stade du miroir.» La «photographie du pare-brise étoilé» vient illustrer *La Réfutation*.
FRANÇOISE DAMON-LAPLACE

Deux écrivains, deux regards. La collection L'Aire bleue reprend les récits des auteurs genevois Yves Laplace et Benoît Damon. Ces deux frères, secoués par un événement qui les touche en tant que fils et écrivains – l'aphasie de leur père à la suite d'une encéphalite –, entament par l'écriture un chemin à travers le temps, vers leur enfance, leurs souvenirs. Publiés à un an d'intervalle, *La Réfutation* (Seuil, 1996) et *Le Cœur pincé* (Champ Vallon, 1997) retrouvent aujourd'hui une jeunesse azurée, revus et corrigés par les auteurs.

Cette édition simultanée permet une lecture en miroir de ces œuvres augmentées d'une postface rédigée en 2010. Autre ajout, qui fait également l'originalité de la démarche de l'éditeur Michel Moret, les préfaces croisées: Yves Laplace et Benoît Damon introduisent chacun le livre de l'autre. Enfin, certaines photographies décrites dans *La Réfutation* ont été ajoutées – un moyen, peut-être, de donner une place, dans cet éloge du père, à leur mère, auteure des images.

DIPTYQUE LITTÉRAIRE

Rencontrés dans un café, place du Cirque à Genève, les deux hommes racontent leur démarche littéraire. Chacun trouve dans l'écriture un moyen de réagir face à la douloureuse expérience de la maladie de leur père, survenue en août 1994. Durant l'hospitalisation, Benoît Damon commence un journal qu'il fait lire à son frère, et qui deviendra, trois ans plus tard, *Le Cœur pincé*. Ce dernier suspend alors l'écriture de *L'Insemineur* (Stock, 2001, prix Pittard) pour rédiger, en quatre mois, *La Réfutation*. Ils composent ainsi un diptyque littéraire donnant au lecteur une vision concentrique des œuvres; un moyen d'entrer plus profondément encore dans l'univers de chacun des auteurs, à la fois narrateur dans son propre ouvrage et personnage secondaire dans celui de l'autre. Les volumes, distincts, sont unis fraternellement par le sujet, et désormais par les plumes. Tous deux interrogent l'acte même d'écrire. Il en ressort ces lignes intimes qui dévoilent une partie de leur vie.

Benoît Damon (né Serge Laplace), l'écrivain invisible, préférant la discrétion, signant du nom de sa mère et, sans



le savoir, du prénom de son arrière-grand-père, pourrait être au silence ce que Rimbaud était à l'indicible. Il dit d'ailleurs écrire pour «s'arracher au silence», et parle aujourd'hui à propos du *Cœur pincé* «d'intrusion de mots dans une mémoire opaque, scellée, qu'il faudrait fracturer». Comme le souligne Yves Laplace dans la préface, «les mots vont, viennent et disparaissent dans le miroir de la page».

Une pulsation binaire rythme les pages, Benoît Damon jouant d'alternance entre présent et passé, entre sa femme et son père, entre la forme du journal et celle du bestiaire. Alphabétique, ce dernier réunit des souvenirs de l'auteur autour d'un fil rouge animalier. Poésie de haut vol, prose digne de cet «aigle royal du pays des vastes plaines» que nous offre l'observateur, pris de recul, comme «Pinocchio sur la rive avant de se jeter à la mer pour porter secours [à son père]. Mais le bon

Geppetto finit dans la gueule du requin.»

Yves Laplace, quant à lui, est «toujours très bavard». Si le cadet est aussi bibliothécaire, l'aîné partage son temps entre l'écriture et... l'arbitrage de matchs de football. L'«homme en noir», c'est justement le titre de la deuxième partie de son livre, divisé en 18 chapitres, rappelant les 17 lois du jeu, plus la dernière, non-écrite – celle du flair. A bout de souffle, l'auteur apprend à «respirer avec la bouche, prendre l'air où il se trouve». Dans les mots? L'écriture lui sert de révélateur, comme ce produit chimique qui révèle la photo immergée. «Une page d'écriture réussie pourrait être une sorte d'épiphanie profane», explique-t-il, pressentant qu'il «touchait au mystère de l'art» lors d'une projection de diapositives. Ainsi en va-t-il de son écriture, perçant d'un faisceau lumineux les particules des mots, accédant au souvenir comme une image peut être issue «des brins de poussières soudain révélés».

Or voilà le fond du problème: il cherche à «mettre des mots là où le père (atteint d'aphasie) ne peut plus les placer». Il veut «répondre pour lui comme il doit répondre de lui». Yves Laplace donne le ton, par les italiques et par son titre, à ce texte qui vient «réfuter la mort annoncée à travers cette maladie, et réfuter aussi la version étrange que le père, dans son état de confusion, donnait de sa vie». L'auteur use le mot jusqu'au bout, il «lisse ses vieilles peaux» et par des considérations étymologiques, débouche sur un réseau de sens souvent perdus. Comme son père après l'encéphalite, le fils connecte les mots et les souvenirs par des chemins inattendus.

LES SURVIVANTS

«Ô temps suspend ton vol», implorait Lamartine. Ce jour où le passé se trouve devant soi – ainsi les Incas concevaient-ils le temps –, où le deuil d'un père arrive sans que la mort l'ait encore frappé, on expérimente le principe de la survivance. Benoît Damon révèle dans «ses feuilles regardées comme un appendice de mes confessions» l'épreuve qui l'a lui-même mené à cet état. Ahuri par le passage du temps, il écrit depuis septembre dernier un poème par jour: ils seront consignés, après une année, dans un recueil provisoirement intitulé *Au Jour tombé*. Le survivant, c'est aussi le père, dont *La Réfutation* fait l'éloge: une *laudatio* qui signifie (en latin) le cri adressé à celui qui semble mort. «Mais j'ai voulu écrire cette *laudatio* du vivant de mon père, lui lancer un appel suprême».

Pour cette deuxième édition, entre les «marrons noirs de suie» de l'un et le «marbre» de l'autre – titres de leurs postfaces –, c'est avec la saveur d'un marron glacé que la Maison de la Littérature à Genève recevra à l'Espace Rousseau les deux auteurs, jeudi 16 juin prochain (19h30). Lors de cette soirée animée par Sylviane Dupuis, avec la participation de la comédienne Julia Batinova, les deux écrivains genevois liront des passages choisis. Outre leurs livres en miroir, un troisième ouvrage permettra d'illustrer l'activité éditoriale d'Yves Laplace: *Guerre et Lumières* (Théâtre en camPoche, Bernard Campiche Editeur, 2011) rassemble six pièces de l'auteur, dont une inédite, écrite avec Michel Beretti.



RÉCIT • «SUR LES TRACES DU PRÊTRE JEAN» DE NICHOLAS JUBBER

Voyage bancal vers l'Orient et l'Ethiopie

Exubérance, humour et répartie rythment *Sur les traces du Prêtre Jean*, un récit de voyage plutôt abondant, puisqu'il couvre des milliers de kilomètres de l'Italie à l'Ethiopie via Turquie, Syrie et Soudan. Une paille! Dans ce livre, le Britannique Nicholas Jubber ne boude ni son plaisir ni celui d'enrichir sa prose de détails historiques. Ceux-ci ont du reste en commun de concerner le Moyen Age, singulièrement le XII^e siècle. Car le globe-trotter a accompli cette odyssée afin de marcher sur les traces d'un médecin et légat du pape qui, en 1177, avait reçu un ordre de mission peu banal: contacter le «Prêtre Jean», un roi mythique qu'à cette époque reculée, on situait quelque part en Orient, en Afrique ou en Inde. Précision: en 1177, c'était encore l'âge des croisades.

Malgré un thème très chargé en électricité et polémique, les croisades, ce récit fourmille de situations cocasses et de rencontres intéressantes. Le lecteur a la sensation de prendre part à une multitude de découvertes, à Alep (Syrie) au Caire, à

Istanbul, etc. L'ouvrage, défaut prévisible vu le large spectre narratif, pâtit toutefois d'un manque d'unité de matière. Comme s'il tirait à outrance sur la corde rentable du genre «notes de voyage». Plus grave, ce côté hétéroclite prêterait à sourire s'il n'incluait pas un itinéraire en Palestine, en Cisjordanie pour être précis, qui n'a sans doute rien à voir avec le reste du livre. Il en résulte même une sorte de malaise. En parcourant la terre des Palestiniens, Jubber et son compagnon racontent la (sur)vie de civils anxieux, déprimés, en colère, parlent de bourgs et de maisons dévastés. Autant l'écrire d'emblée: cette parenthèse dans la vallée du Jourdain aurait mérité un livre en soi, non un strapontin dans celui-ci. Bref, cette digression palestinienne ne se marie pas bien avec l'esprit général d'un récit à la jonction de l'auto-stop, du tour guidé et de la chasse au détail pittoresque, cocasse ou absurde. Dommage.
MARC-OLIVIER PARLATANO

NICHOLAS JUBBER, *SUR LES TRACES DU PRÊTRE JEAN*, NOIR SUR BLANC, 2011, 557 pp.



en diagonale

RÉÉDITION DES «CHANTS DE MALDOROR» «Je saisis la plume qui va construire le deuxième chant... instrument arraché aux ailes de quelque pygargue (aigle) roux!» Si le style, c'est l'homme, l'homme qui écrit ces lignes au XIX^e siècle s'appelle Isidore

Ducasse, dit Lautréamont. Ses célèbres *Chants de Maldoror*, déjà maintes fois illustrés par Dali ou Magritte, ont été republiés par les éditions de la Baconnière, en Suisse.

Cet ouvrage s'enrichit d'une postface de Jean-Jacques Lefrère, chercheur passionné par Rimbaud et Lautréamont, et d'illustrations – des dessins en pixels rappelant un peu le rendu des gravures anciennes – du Genevois Tagliamani, graphiste et dessinateur. Au fil des quelque deux cents pages, le texte halluciné, épique et hors des sentiers battus de Lautréamont (1846-1870) court tantôt «noir sur blanc» tantôt en lettres blanches sur fond noir. Le tout scandé d'images évoquant ici une méduse, là un escargot, ailleurs un lion, un perroquet, deux mains émergeant d'une jungle ou un homme sortant d'une caverne sinon du monde des Enfers. De quoi mettre en valeur un texte qui a inspiré, outre les surréalistes, Francis Ponge, Aimé Césaire et Julien Gracq, entre autres. MOP

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, La Baconnière, 2011, 220 pp.

«LES PETITS-ENFANTS» D'AYSE GÜL ALTINAY ET FETHIYE CETIN Vingt-quatre témoignages d'autant de descendants de rescapés du génocide commis en 1915 contre les Arméniens composent *Les Petits-enfants*, livre mosaïque né de la collaboration de deux Turques, l'enseignante Ayse Gül Altinay et l'avocate Fethiye Cetin. La première a reçu en 2008 un prix du PEN Club turc pour un essai sur la violence à l'égard des femmes en Turquie. Quant à Fethiye Cetin, elle a été l'avocate du journaliste d'origine arménienne Hrnt

Dink tué en 2007 et a publié en 2006 *Le Livre de ma grand-mère*, qui constituait déjà une évocation du génocide arménien. Le présent ouvrage montre des «petits-enfants» présentant des profils très différents, kurdes, turcs, alévis ou sunnites. Le choc de cette révélation tardive – le fait d'avoir appris qu'une partie de leurs aïeux étaient Arméniens – suscite en eux des réactions assez contrastées, qui vont de la culpabilité à une sorte de flottement entre deux mondes. Les co-auteurs entourent avec talent une fenêtre sur près d'un siècle de tabous, de non-dits dans la société turque. MOP

Ayse Gül Altinay et Fethiye Cetin, *Les Petits-enfants*, témoignages traduits du turc par Céline Vuraler, Actes Sud, 2011, 331 pp.

PIERRE LAGIER, «NOUS DORMIRONS ENSEMBLE» A l'agonie, un homme confie une mystérieuse lettre à son petit-fils. Ainsi démarre *Nous dormirons ensemble*, un roman de Pierre Lagier baignant dans une atmosphère toute de retenue, de désirs secrets et de nostalgie. L'ouvrage tient, pour une part, du roman épistolaire, quoiqu'il ne consiste pas qu'en missives adressées par un homme qui vieillit (le grand-père) à une femme qu'il n'a le cran d'aborder franchement: l'époque ne s'y prêtait pas, ni la tonalité subtile de *fin'amar* que le soupirent à voulu donner à sa rêverie amoureuse. Quant au petit-fils, soudain obligé de remonter le temps, il va exhumer des secrets et accomplir une sorte d'initiation. Il en résulte un livre doux-amer touchant et réussi qui rappelle que l'on peut tout oublier, hormis son premier amour. MOP

Pierre Lagier, *Nous dormirons ensemble*, Buchet Chastel, 2011, 172 pp.